Elizabeth-Harriet Beecher-Stowe

Franchise

Bertha Meriont (1840-1895), *Les Sœurs* (1869), National Gallery of Art, Washington (Etats-Unis).

Vertiges
Les Éditions Vertiges

Francis Hall (1851-1884),
Portrait d'Elizabeth-Harriet Beecher-Stowe, vers 1879.

Il existe une sorte de franchise qui est le résultat d'absence complète de soupçon, et qui exige une entière ignorance du monde et de la vie; cette espèce qui fait appel à notre générosité et à notre tendresse. Puis vient la franchise d'un esprit fort, mais pur, connaissant la vie, claire dans ses distinctions, droite dans ses intentions, et au-dessus de tout déguisement ou mensonge; cette sorte inspire le respect. La première semble ne procéder que par instinct, la seconde de l'instinct et de la réflexion réunis; la première procède en partie de l'ignorance, la seconde se fonde sur une confiance éprouvée en soi-même.

On disait d'Alice H... qu'elle avait l'esprit d'un homme, le cœur d'une femme et le visage d'un ange, combinaison que mes lecteurs trouveront sans doute fort heureuse.

Jamais femme ne fut moins ressemblante à la société en général dans ses opinions et dans ses actes, et nulle ne fut plus généralement populaire. Mais la qualité la plus remarquable en elle était sa supériorité orgueilleuse sur toute dissimulation, de pensée, de parole ou d'action. Elle plaisait, cet elle divulguait une quantité de choses que vous cussier temses secrètes, et les révélait avec une assurance qui parfois vous faisait mettre en question pourquoi vous hésitiez à les révéler vous-même. C'était l'intégrité calme et bien dirigée par un sentiment juste et profond des convenances, sachant se taire, ou dire la vérité lorsqu'il fallait parler.

Sa franchise extraordinaire trompait souvent les observateurs superficiels qui croyaient connaître à fond son véritable caractère, lorsqu'ils n'en avaient que les primices; comme elle dit que la transparence de la laque trompe l'œil sur son puissance; et pourtant plus on la connaissait, plus le médium transparent de son caractère présentait de circonvolutions et de variétés. Mais libre à vous de rendre visite ce soir pour un demi-heure à mademoiselle Alice et de la juger par vous-même. Entrez dans ce petit salon. La voilà assise sur le sofa et connaît une paire de manches de blonde dans un costume de satin, emplis particulièrement angélique dans lequel elle persévèrera jusqu'à ce que nous ayons achevé une autre esquisse.

Vovez-vous cette jolie fille, aux yeux étincelants, à la taille souple, mains et pieds divins, qui est assise de l'autre côté? C'est une coquette; le caractère en est peint sur son visage; il étincelle dans ses yeux; il se cache dans son sourire et prédomine dans toute sa personne.

Mais Alice s'est levé pour se poser devant la glace et arranger les plus beaux cheveux du monde de la manière la plus gracieuse. La jolie fille, de l'autre côté, guette chaque mouvement avec autant de complaisance qu'un petit chat guette une pelote de fil.

— Vous auriez tort de le nier, Alice, vous éprouvez la plus grande envie de prendre pôle ce soir, dit-elle.

— Je le sais, sans aucun doute, répliqua paisiblement Alice.

— Ah! et vous espérez plaire à messieurs A et B? dit le petit ange accusateur.

— Sans aucun doute, je l'espère, dit Alice passant ses doigts dans une boucle de cheveux.

— Je le penserais, que je ne voudrais pas le dire, Alice.

— Alors, il ne fallait pas me le demander.

— Je déclare, Alice...

— Voyons, que déclarez-vous?

— Que je n'ai jamais connu de fille comme vous.

— C'est bien possible, dit Alice en se baissant pour ramasser une épingle.

— Pour ma part, dit la petite personne, je ne prendrai jamais la peine de me faire aimer par quelqu'un, particulièrement par un gentilhomme.

— Je le prendrais, dit Alice, s'il ne voulaient pas m'aimer sans cela.

— Je ne vous saisis pas, Alice, si avide d'admiration.

— J'aime beaucoup être admirée, dit Alice retournant prendre place sur le sofa, et je pense que tout le monde est comme moi.

— Je ne tiens pas à l'admiration, dit la petite demoiselle, je serais aussi satisfaite que l'on m'aimât ou que l'on me haïsât.

— En ce cas, cousine, c'est vraiment dommage que nous vous aimions tant, dit Alice avec un sourire de bonne humeur. Mademoiselle Alice avait beaucoup de pénétration, mais elle n'en faisait jamais un sévère usage.

— En vérité, ma cousine, je n'aurais jamais cru qu'une fille comme vous ne songeât qu'à sa toilette et à se faire admirer.

— Je ne sais pour quelle sorte de fille vous me prenez, dit Alice; mais, pour ma part, je ne prétends être qu'une fille ordinaire et sans avoir de honte d'éprouver des sentiments humains. Si Dieu nous a ainsi faites que nous dussions aimer l'admiration, pourquoi n'en convviendrions-nous pas honnêtement? Je l'aime; vous l'aimez comme les autres, où est le mal d'en convenir?

— Sans doute, dit la petite jeune personne; je présume que tout le monde professe un amour général pour l'admiration. Je reconnaîtrais volontiers que je l'éprouve moi-même; mais vous ne l'aimez pas en particulier; c'est là sans doute ce que vous voulez dire, c'est aimé qu'en décidé toujours la question. Tout le monde ont bien disposé pour reconnaître un désir général pour la bonne opinion des autres, mais la moitié du monde a honte d'en convenir lorsqu'il s'applique à un cas particulier. Or, j'ai trouvé dans mon jugement que céder est naturel pour tous, il doit être aussi en particulier; c'est pourquoi je le maintiens des deux côtés.

— Mais cela ne paraît mesquin! dit la petite jeune personne.

— C'est mesquin en effet, et trivial, de vivre pour être admiré; mais il n'est pas vil d'en jouir lorsque vient l'admiration, ou même de la rechercher, si en faisant cela nous ne négligeons pas des intérêts plus chers. Nous les sentiments que Dieu a mis en nous sont purs et honorables, jusqu'à ce que nous les pervertissions.

— Mais, Alice, je n'ai jamais entendu parler avec autant de franchise que vous.

— On peut divulguer en toute franchise tout ce qui est innocent et naturel; tout ce qui ne l'est pas, on ne devrait pas le penser. Nous avons un instinct qui nous commande quelquefois de nous taire; mais si nous devons parler, que ce soit en toute sincérité et franchise.

— Permettez-moi de vous demander, Alice, si vous croyez que vous êtes belle?

— Vous n'attendez pas que je fasse la révérence devant chaque chaise avant de vous répondre, dit Alice; mais si vous me dispensez de cette cérémonie, je vous dirai franchement que je le crois.

— Croyez-vous être bonne?

— Pas tout à fait, dit Alice.

— Mais ne pensez-vous pas que vous valez mieux que bien des gens?

— Autant que je puis dire, je crois que je vaux mieux que certaines gens; mais, en vérité, cousine, je ne m'en rapporte pas à mon propre jugement là-dessus.

— Encore une question, Alice; laquelle de nous deux pense-vous que James Martyn aime le mieux?

— Je ne sais.

— Je ne vous demande pas ce que vous savez, mais ce que vous pensez, car vous devez y avoir pensé quelquefois.

— Alors, je pense qu'il me préfère, dit Alice.

Au même instant la porte s'ouvrit, et le saudit James Martyn entra dans la chambre. Alice rougit, parut un peu confuse, et continua de coudre, tandis que la petite jeune personne commença ainsi:

— En vérité, monsieur James, si vous étiez venu une minute plus tôt, vous eussiez entendu la confession d'Alice.

— Qu'a-t-elle donc confessé? demanda James.

— Qu'elle est plus belle et meilleure que bien des gens.

— Il n'y a pas là de quoi avoir honte, dit James.

— Oh! ce n'est pas tout, elle veut paraître jolie; elle aime d'être admirée, et tout...

— Tout cela lui ressemble parfaitement, dit James regardant Alice.

— Mais, de plus, elle vient de prétendre en sermon pour la justification de la vanité et de l'amour-propre.

— La prochaine fois, il faudra prendre des notes quand je prêcherai, dit Alice; car je ne crois pas que votre mémoire soit remarquablement heureuse.

— Vous voyez, James, qu'Alice se fait un point d'honneur de dire l'exacte vérité quand elle se décide à parler, et je l'ai embarrassée de questions. Je voudrais bien que vous lui en adressassiez quelques-unes pour voir ce qu'elle vous répondrait; mais voici mon oncle qui vient me chercher pour faire une promenade en voiture, j'y cours. Et la lisette s'envola, laissant James et Alice en tête-à-tête.

— Il y a en vérité une question, dit James éclaircissant sa voix.

Alice le regarda.

— Il y a une question, Alice, à laquelle je voudrais bien que vous me répondissiez.

Alice ne voulut pas savoir quelle était cette question; mais elle commença de prendre un air grave, et dans ce moment même la petite personne s'en retira: de sorte que je ne pus jamais savoir la question, pour laquelle James, l'ami d'Alice, voulait obtenir un éclaircissement.

Franchise,
d'Elizabeth-Harriet Beecher-Stowe (1811-1896),
est paru dans le recueil intitulé
The May Flower and Miscellaneous Writings (1843),
(*Nouvelles américaines*),
traduites en français par Alphonse Viollet
publié, à Paris, chez Charpentier, vers 1850.

ISBN : 978-2-8466-628-5

© Vertiges éditeur, 2018

– 0629 –

Dépôt légal – BnaQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org